

L'interrogatoire de Jeanne mis en vers par Anne Bignan

Romain Vaissermann

Lycée Paul-Cézanne, Aix-en-Provence

Anne Bignan, fils d'un riche négociant drômois, est un homme de lettres et poète né à Lyon en 1795. Il fit ses études à Paris, d'excellentes études, au lycée Bonaparte, où il eut pour professeur le savant helléniste Joseph Planche, celui du dictionnaire, dont les leçons lui communiquèrent le goût de la langue grecque. Ses succès littéraires commencèrent assez tôt : il fut couronné en 1814 au Concours général pour une pièce de vers latins dont le sujet proposé était « le Testament de Louis XVI ». En 1818, il remporta aux Jeux floraux de Toulouse sa première palme académique, et obtint ensuite, pendant trois années successives, un prix de poésie dans les concours proposés par l'Académie française. Il brilla notamment dans le genre satirique des épîtres, sans jamais tomber dans la polémique, si éloignée de son caractère. Agacé de cette précocité, Victor Hugo fit une caricature de lui « recevant le prix de poésie de l'Académie ».

Des succès si brillants et précoces ne contribuèrent pas peu à sa nomination comme chevalier de la Légion d'honneur, le 28 octobre 1829, soit en même temps que Casimir Delavigne, ce qui ne saurait être indifférent aux johannistes, qui ne haïssent point l'auteur des *Messéniennes*. Mais les deux œuvres qui assurent à Bignan son rang parmi les écrivains du XIX^e siècle, ce sont ses traductions « en vers français » de *l'Iliade* et de *l'Odyssée*, dont il avait conçu le projet avant même de quitter les bancs de la Rhétorique et qui parurent chez Belin (qui existait déjà depuis plus de 50 ans), la première en 1830, la seconde en 1841, œuvre de longue haleine on le voit et qui obtint la faveur des lecteurs. Cet auteur élégant appartient à l'école des classiques purs, et il devait mépriser dans le fond de son cœur la génération montante des novateurs littéraires de 1830.

Peu soucieux de modernité artistique, Bignan étudia avec soin le XVII^e et le XVIII^e siècle, essayant de les peindre dans deux

romans historiques : *une Fantaisie de Louis XIV* (1833) ; *Louis XV et le cardinal de Fleury* (1834). Il y manque généralement d'imagination, de couleur et d'originalité ; mais sa versification est harmonieuse et correcte. Parmi ses recueils poétiques, citons donc les *Poésies* (1828), les *Mémoires françaises* en trois volumes (1833), même des *Académiques* (1837 ; Bignan ne sachant pas dissimuler ses ambitions), ses *Œuvres poétiques* en deux volumes (1846) et les *Poèmes évangéliques*, dont la foi si sincère ne peut que toucher les cœurs (1850). L'Académie française, qui le refusa pour son propre dommage, le laissa siéger fidèlement à la plus modeste « Société philotechnique », qui avait déjà accueilli des poètes comme Legouvé (Gabriel-Marie), Millevoye ou Delavigne.

Parmi ses œuvres en prose, mentionnons encore : *L'Ermite des Alpes* (1827) ; *Le Dernier des Carolingiens* (1836), deux œuvres qui n'ont rien ajouté à sa réputation. Quant au critique littéraire du *Moniteur* et *Journal des Débats*, il n'a rien écrit pour la postérité.

Bignan ne sollicita point les faveurs de la monarchie de Juillet, quoiqu'il fût le neveu de Jean-Claude Fulchiron, député influent à la Cour. Il évita de s'aventurer dans la mêlée des partis, et justifia une telle neutralité dans une comédie, qui ne fut jamais jouée mais au titre explicite : *La Manie de la politique* (1840). S'il se tint éloigné de la politique, ce n'était pas faute d'idées, puisqu'il écrivit l'ode vibrante *La Grèce libre* (1821), *L'Abolition de la traite des noirs* (1823), épître aux souverains de l'Europe ou encore *L'Échafaud* (1832), qui est, sous la forme du roman, un plaidoyer chaleureux contre la peine de mort. Mais la Révolution de Février, le coup d'État du 2 décembre ne firent pas sortir de sa réserve celui qui, sous Louis-Philippe, avait célébré la gloire et, peut-être avec une réussite plus éclatante encore, les malheurs de Napoléon I^{er} dans un poème en six chants : *Napoléon en Russie* (1839), où l'on prendra plaisir à relire le lamentable passage de la Bérésina.

On le trouve cité par Henri Wallon dans la belle édition illustrée de sa *Jeanne d'Arc*¹ avec l'introduction suivante :

¹ Firmin-Didot, 1876, pp. 450-451.

Dans les *Annales romantiques* de l'année 1832¹ nous trouvons un morceau assez peu connu d'un très-honorable et très-classique poète, M. Bignan. Il est intitulé « Jeanne d'Arc, ou l'Interrogatoire ». Malgré un bon nombre de fausses notes, le ton général est assez juste, et la diction est simple et ferme. Il y a telle réponse de Jeanne qu'eu égard aux difficultés de notre versification on aurait peine à mieux rendre :

*Un silence profond dans l'assemblée immense
S'étend ; l'évêque parle et le crime commence :*
« Dis ton nom. — Jeanne d'Arc. — Ton âge ? — Dix-neuf ans.
— Ton pays ? — Domrémi. — Le sort de tes parents ?
— Laboureurs. — Quand l'Anglais vint apporter la guerre,
Quels travaux t'occupaient dans les champs de ton père ?
— Je gardais ses troupeaux, je priais... ; quelquefois
Je couronnais de fleurs Notre-Dame des Bois.
— Pourquoi, sans son aveu, fuyant son toit de chaume,
Pourquoi l'as-tu quitté ? — Pour sauver le royaume.
— Pourquoi, bravant de Dieu les saints commandements,
As-tu pris des combats l'arme et les vêtements ?
— Pouvais-je conserver les robes d'une femme ?
L'audace d'un soldat palpait dans mon âme.
— Qui cherchais-tu ? — Mon roi. — Qui t'inspirait ? — Mon Dieu.
— Quelles voix t'ont parlé ? dans quel temps ? dans quel lieu ?
— Partout, se révélant sous leur forme divine,
L'auguste Marguerite et sainte Catherine
M'ordonnaient de m'armer, de courir aux Anglais,
Et de rendre au Dauphin son trône et son palais.
J'ai combattu, fidèle à leur ordre céleste ;
Vous savez ma conduite et Charle sait le reste.
— Quels secrets connaît-il ? — Allez l'interroger.
— Quand parliez-vous ensemble ? — Au moment du danger.
— Le jour où l'huile sainte a coulé sur sa tête.
Dans Reims, ton étendard assistait à la fête ?
— Comme il fut à la peine, il dut être à l'honneur.
— De qui l'as-tu reçu ? — Je le tiens du Seigneur.

¹ *Annales romantiques. Recueil de morceaux choisis de littérature contemporaine*, Louis Janet, 1832 (mais enregistré le 17 décembre 1831 à la BnF), pp. 38-41. — Les *Annales* présentent le poème comme « fragment d'un recueil intitulé : *Les Gloires françaises* » et qui ne verra pas le jour.

- *As-tu dans ce drapeau placé ton espérance?*
- *Je n'espère qu'en Dieu. — Dieu hérit-il la France ?*
- *Oui. — Pourtant aux Anglais son courroux te livra.*
- *Jeanne d'Arc peut mourir, mais la France vivra... »*

C'est le même extrait du poème original qu'avait choisi Lanéry d'Arc dans son *Livre d'or de Jeanne d'Arc* (Techener, 1894, p. 690) puis que choisirent enfin Anne-Lise Diez et Bernard Lorraine¹, dans le florilège souvent cité dans les pages du *Porche* et qui attribue au poème le titre « *Quelles voix t'ont parlé ?* », tout en croyant, à propos de son auteur, en l'existence de deux personnages distincts : l'un chantre de Napoléon en 1839, l'autre philhellène et... académicien !

Après avoir réuni les *Beautés de la Pharsale* en 1859 et taquiné pour ce faire la Muse une ultime fois, le seul et unique Anne Bignan est mort entouré de sa femme et de son fils unique le 27 novembre 1861 à Pau, où il cherchait à rétablir sa santé malmenée par une phtisie laryngée qui l'emporta.

Peut-être notre lecteur, appâté par l'extrait ci-dessus, aura-t-il plaisir à retrouver ci-après, avec ponctuation et orthographe d'époque, l'ensemble des vers consacrés à notre héroïne par Bignan, puisque ce dernier republia l'extrait de 1832², en l'augmentant, dans le deuxième volume des *Œuvres poétiques* de 1846, au sein d'un long poème désormais intitulé « Les femmes »³ :

Ah ! si, déshonorant leur royale origine,
 Brunehaut, Frédégonde, Isabeau, Catherine
 De la laideur de l'âme unie à la beauté
 Présentent le contraste au monde épouvanté,
 Par quels nobles bienfaits un sexe que j'admire,

¹ *La Pucelle et l'Amazone*, Langres, Dominique Guéniot, 2007, pp. 202 et 332.

² Qui comptait alors 88 vers et commençait à : « Devant son Tribunal de ses projets sinistres... » en finissant sur « L'enfer attend sa proie ; il l'obtiendra. J'ai dit. »

³ Le poème s'étend de la page 81 à la page 98 ; notre extrait de la page 86 à la page 94. Où l'on voit que, pour Bignan, Jeanne d'Arc occupe en quelque sorte la majeure partie des « Femmes » !

Sur le peuple et les rois signale son empire,
Quand l'amour du pays à son cœur inspiré
Fait entendre un langage et sublime et sacré !
Dans les bras de Sorel endormant sa victoire,
L'indolent Charles Sept désapprenait la gloire ;
Mais Sorel, d'une fête interrompant les jeux,
Change un amant vulgaire en guerrier courageux,
Réveille sa vaillance au signal des alarmes,
Et le rend à l'honneur en lui montrant des armes.
Ainsi, Charles verra par un double succès
Deux femmes accomplir le salut des Français ;
L'amour l'a commencé, le courage l'achève.
Triomphe dans les cieux, ô chaste Geneviève !
Ô toi qui, sur les bords du fleuve aux longs détours,
D'un torrent d'étrangers seule arrêtas le cours,
Défendis la patrie à leur joug échappée
Et devant ta houlette inclinâs leur épée,
Triomphe ! comme toi, brûlant d'un feu guerrier,
Une fille des champs délivre un peuple entier.
Auprès de Domrémi, sur ces rives fécondes
Où la Meuse répand la fraîcheur de ses ondes,
Jeanne d'Arc, de son père et l'espoir et l'amour,
Sous un toit indigent avait reçu le jour ;
Sa beauté, comparable à la beauté d'un ange,
De pudeur et de grâce offrait un doux mélange ;
Son regard était calme, et de ses longs cheveux
L'ébène sur son cou laissait flotter les nœuds.
Bergère, elle menait sur les vertes prairies
Le bondissant troupeau de ses brebis chéries,
Et bénissait le Dieu qui protège à la fois
Le bâton des pasteurs et le sceptre des rois.
Jeune, mais étrangère aux plaisirs du jeune âge,
Elle fuyait les jeux, les danses du village.
Tantôt, près des vieillards aux pieds d'un chêne assis,
Son oreille attentive écoutait les récits
Des pauvres pèlerins qui de la croix divine
Rapportaient des morceaux trouvés en Palestine ;
Tantôt elle chantait des cantiques pieux,
Lorsqu'avec l'onde sainte un prêtre, au nom des cieux,
Venait exorciser le grand arbre des Fées
Qui, balançant dans l'air de merveilleux trophées,
Voyait sous son ombrage accourir et s'asseoir

Les esprits vagabonds, légers enfans du soir.
Là, quand le jour naissant sur les flots des fontaines
Jette comme un réseau ses lueurs incertaines,
Une voix qui paraît prophétiser le sort,
Lui parle de combats, de périls et de mort.
Plongé dans une sainte et chaste rêverie,
Tout son cœur s'intéresse aux maux de la patrie ;
Elle marche pensive, et quelquefois son œil
Se lève étincelant d'espérance et d'orgueil.
Le soir, près du foyer, quand des fuseaux fragiles
La laine se divise entre ses doigts agiles,
La voix mystérieuse a retenti.... soudain
Les fuseaux déroulés s'échappent de sa main.
La nuit, des croix de feu sur sa tête rayonnent ;
De leurs flottans replis des drapeaux la couronnent.
Céleste messenger, un ange au front vermeil
De rêves belliqueux agite son sommeil.
Deux saintes du sommet des voûtes immortelles
Se penchent vers son lit : « Debout ! lui disent-elles ;
» On assiège Orléans ; des sanglans léopards
» Entends frémir la rage autour de ses remparts ;
» Il t'implore à grands cris... marche à sa délivrance.
» Va ; sauve, en combattant, et ton prince et la France ;
» Arme-toi ! le Seigneur t'embrace de son feu.
» Qui défend son pays vient de la part de Dieu. »
La bergère, à ces mots, se réveille héroïne;
Son cœur mâle respire une flamme divine;
Le ciel parle ; elle fuit le hameau paternel,
L'église où sa prière invoquait l'Éternel,
Ces verdoyans coteaux, ces vallons, ces rivages
Dont ses blanches brebis paissaient les pâturages,

Et, vengeant des Français la longue oppression,
Elle va remplissant sa haute mission.
Le glaive de Fierbois à ses flancs étincelle ;
Un destrier superbe en bondissant sous elle
Vole, et son étendard, qui combat pour son roi,
Sur l'Anglais pâissant a secoué l'effroi.
Que le courage est grand lorsque le ciel l'inspire !
Ô toi qui de la France osas rêver l'empire,
Tremble, fils d'Albion ! une femme bientôt
Égalera Dunois, surpassera Talbot,

Et la France, où ses mains te creusent une tombe,
 Verra le léopard fuir devant la colombe.
 Déjà Charles remonte au rang des souverains ;
 Orléans le salue, et dans les murs de Reims
 L'huile, présent du ciel, verse à son diadème
 Les flots miraculeux de ce royal baptême.
 Tes vœux sont accomplis, ô Jeanne ! applaudis-toi
 De rendre le vieux sceptre aux mains du jeune roi.
 Tu conquis son salut à la pointe du glaive ;
 Mais, ô rigueur du sort ! quand son malheur s'achève,
 Le tien a commencé... Tu voudrais vainement
 Déposer des combats le terrible instrument,
 Retrouver, sous l'abri de ta pauvre chaumière,
 De tes premiers beaux jours l'obscurité première,
 Embrasser ta famille, et, rendue au repos,
 Dans le vallon natal conduire les troupeaux.
 Les célestes rayons n'éclairent plus ton âme ;
 Ton bras mortel fléchit sous l'antique oriflamme ;
 Ton armure te pèse et tu baisses ces yeux
 Qui brillaient tant naguère en contemplant les cieux.
 Hélas ! tu ne peux fuir les périls de ta gloire.
 Charle, à qui tu parais l'ange de la victoire,
 Te retient dans son camp. Tu combats... ta valeur
 Se sanctifie encor dans le sein du malheur,
 Et tu vas, du Très-Haut quand l'appui se retire,
 Pour arriver au ciel, passer par le martyre.
 Le voilà donc dressé ce sanglant tribunal
 Où deux démons, sortis de leur antre infernal,
 La haine fanatique et l'aveugle injustice,
 Uniront contre toi leur voix accusatrice !
 Ces guerriers oseront appesantir des fers
 Sur le bras, instrument de leurs anciens revers,
 Et tu comparâtras aux pieds de leur puissance,
 Coupable de ta gloire et de ton innocence.
 Ah ! que n'ont-ils choisi, pour punir tes exploits,
 L'épreuve des combats et non l'arrêt des lois !
 Mais ces Anglais, si fiers de te voir enchaînée,
 Ils ne t'ont pas vaincue... ils t'ont assassinée...
 Près du bûcher fatal, par leur rage allumé,
 Qu'ils viennent sans terreur ! ton bras n'est plus armé.
 Devant son tribunal, de ses projets sinistres
 Beauvais a convoqué les fidèles ministres,

Ces docteurs, ces abbés, ces clercs, tous ces prélats
 Qui de Jeanne en leur cœur ont juré le trépas.
 Ô vierge infortunée ! où sera ton refuge ?
 L'imposture t'accuse et la haine te juge,
 Et ton regard, qui cherche un soutien protecteur,
 Trouve un évêque assis près d'un inquisiteur.
 La captive à genoux, enchaînée, immobile,
 La main sur un missel, atteste l'Évangile
 Que sa bouche, abhorrant un langage trompeur,
 Répondra sans détours, sans mensonge, sans peur.
 Un silence profond dans l'assemblée immense
 S'étend ; l'évêque parle et le crime commence.
 Dis ton nom. – Jeanne d'Arc. – Ton âge ? – Dix-neuf ans.
 – Ton pays ? – Domrémi. – Le sort de tes parens ?
 – Laboureurs. – Quand l'Anglais vint apporter la guerre,
 Quels travaux t'occupaient dans les champs de ton père ?
 – Je gardais ses troupeaux... je priais... quelquefois
 Je couronnais de fleurs Notre-Dame-des-Bois.
 – Pourquoi sans son aveu, fuyant son toit de chaume,
 Pourquoi l'as-tu quitté ? – Pour sauver le royaume.
 – Pourquoi, bravant de Dieu les saints commandemens,
 As-tu pris des combats l'arme et les vêtemens ?
 – Pouvais-je conserver la robe d'une femme !
 L'audace d'un soldat palpitait dans mon âme.
 – Qui cherchais-tu ? – Mon roi. – Qui t'inspirait ? – Mon Dieu.
 – Quelles voix t'ont parlé ? dans quel temps ? dans quel lieu ?
 – Partout, se révélant sous leur forme divine,
 L'auguste Marguerite et sainte Catherine
 M'ordonnaient de m'armer, de courir aux Anglais,
 Et de rendre au dauphin son trône et son palais.
 J'ai combattu, fidèle à leur ordre céleste.
 Vous savez ma conduite et Charles sait le reste.
 – Quels secrets connaît-il ? – Allez l'interroger.
 – Quand parliez-vous ensemble ? – Au moment du danger.
 – Le jour où l'huile sainte a coulé sur sa tête,
 Dans Reims, ton étendard assistait à la fête.
 – Comme il fut à la peine, il dut être à l'honneur.
 — De qui l'as-tu reçu ? – Je le tiens du Seigneur.
 – As-tu dans ce drapeau placé ton espérance ?
 – Je n'espère qu'en Dieu. – Dieu chérit-il la France ?
 – Oui. – Pourtant aux Anglais son courroux te livra.

– Jeanne d’Arc peut mourir, mais la France vivra.
 – Dieu hait-il les Anglais ? le sais-tu ? – Je l’ignore,
 Et je sais seulement que mon cœur les abhorre,
 Que du pays de France un jour ils sortiront,
 Qu’ils en sortiront tous, hormis ceux qui mourront.
 – Quels démons ennemis du sort de l’Angleterre
 À ton esprit trompé révèlent le mystère ?
 C’est l’enfer qui te parle. – Ô ciel ! je t’obéis ;
 Car j’ai vengé mon prince et sauvé mon pays.
 – La magie inventa tes fraudes sacrilèges.
 – Mon courage et ma foi, voilà mes sortilèges,
 Et j’eus pour talismans dans mes jours de succès
 L’horreur de l’étranger et l’amour des Français.
 Écoutez ! cet amour, ma seule idolâtrie,
 M’annonce l’avenir promis à ma patrie.
 Ces Anglais, par l’enfer contre nous suscités,
 Rendront à Charles Sept les clefs de nos cités;
 Leurs coursiers, qui jadis hennissaient la victoire,
 Ne s’abreuveront plus dans les flots de la Loire ;
 Ils fuiront, et jamais les Français avilis
 Sous un sceptre étranger n’abaisseront les lis.
 – Pécheresse ! réprime un sinistre langage
 Dicté par ces démons à qui l’enfer t’engage,
 Ou le courroux divin, par tes crimes bravé,
 Lancera ses arrêts sur ton front réprouvé.
 – Commandez mon supplice, et sans être effrayée
 Je retourne au Seigneur qui m’avait envoyée.
 – Un espoir de salut brille encore pour toi.
 Abjure tes erreurs, rentre au sein de la foi,
 Démens dans cet écrit toutes tes impostures,
 Et tu pourras peut-être échapper aux tortures.
 – Jamais. – Signe ou péris ! – Je ne signerai pas.
 – La vie et le pardon ! – L’honneur et le trépas !
 – Eh bien ! tu subiras l’arrêt qui te condamne.
 Parjure, sacrilège, hérétique, profane,
 Tu fais mentir le ciel, et des pactes nombreux
 Vendent ton âme impie aux esprits ténébreux.
 L’Église te rejette ; elle t’excommunie
 Et te laisse mourir dans ton ignominie.
 Préludant sur la terre aux tourmens éternels,
 La flamme brûlera tes membres criminels,
 Et ta cendre proscrite, aux flots précipitée,

De la paix du cercueil sera déshéritée.
L'anathème, à ma voix, frappe ton front maudit.
L'enfer attend sa proie ; il l'obtiendra. J'ai dit.
À ces mots, le Conseil, d'un avis unanime,
Livre au bras séculier l'innocente victime ;
On construit l'échafaud, on dresse le bûcher
Où Jeanne sans remords peut sans honte marcher.
Ses juges vainement la nomment criminelle ;
L'infamie est pour eux et la gloire pour elle.

Mais si la mort, naguère au milieu des combats,
S'approchait de son cœur et ne l'effrayait pas,
Cet airain dont la voix, proclamant son supplice,
Semble d'un grand forfait rendre le ciel complice,
Ces regards et ces cris de haine et de fureur,
L'appareil des tourments, tout la glace d'horreur.
Pour qui meurt jeune encor la vie a tant de charmes !
Le front baissé, muette, elle verse des larmes.
En regrettant les lieux chers à son souvenir,
Les plaisirs du passé, l'espoir de l'avenir,
Elle pleure, et pourtant son triomphe s'apprête !
Le peuple dans sa mort se promet une fête ;
Il l'insulte... près d'elle un seul Religieux
Lui présente la croix et lui montre les cieux.
À peine sur la croix sa lèvre s'est posée,
D'un courage nouveau son âme est embrasée.
Au combat de la foi ce courage vainqueur
S'exalte, et l'Éternel règne seul dans son cœur.
Sur le haut du bûcher Jeanne d'un pas rapide
S'élançait, comme au jour où son bras intrépide,
Dans Orléans conquis arborant son drapeau,
Précipita l'Anglais du triomphe au tombeau.
Ange, préparez-lui sa plus belle couronne !
Le cercle tournoyant dont le feu l'environne,
Grandit, et la fumée en épais tourbillons
Remplit l'air traversé de lugubres sillons.
Semblable à ces martyrs qui, couchés sur la flamme,
En louant le Seigneur ont exhalé leur âme,
La vierge, toujours calme à son dernier moment,
Dans un supplice horrible expire doucement.
Ô constance héroïque ! ô piété sublime !
Ce peuple, qui d'abord outrageait sa victime,

L'admire ; les enfans, les femmes, les vieillards
Poussent de longs sanglots, détournent leurs regards ;
Tout frémit... Quel soldat vers le bûcher s'élançe ?
Une torche enflammée en ses mains se balance ;

Immobile, il écoute... ô Jeanne ! tu priais...
Il s'enfuit en pleurant, et c'était un Anglais !...
Une sainte terreur de tous les cœurs s'empare,
Et la faveur céleste envers toi se déclare.
Les femmes ont redit, en se signant deux fois,
Qu'on a vu dans les feux apparaître une croix,
Qu'une blanche colombe à la tombe brûlante
Échappait, agitant son aile étincelante,
Qu'elle montait aux cieus, et que le nom du Christ
Brillait de toute part en traits de flamme écrit.
Salut, vierge qui meurs pour une sainte cause !
Un trépas triomphant te sert d'apothéose.
Cher à tout cœur français, ton nom devient pour nous
Un de ces noms sacrés qu'on prononce à genoux,
Et ton bûcher, témoin de ta chaste victoire,
De ses feux d'âge en âge éclairant ta mémoire,
Debout, comme un fanal par le temps respecté,
Montre auprès de ta mort ton immortalité.
Ô Jeanne d'Arc ! et toi, son émule guerrière,
Dont Beauvais délivré salua la bannière¹,
Pardonnez, si ma voix célèbre la beauté
Des femmes, ornement cher à la royauté,
Qui, des mains de l'amour recevant la puissance,
Ont vécu pour le prince et non pas pour la France.
Nos rois, les entourant d'un rayon de splendeur,
Dans leurs faiblesses même ont gardé leur grandeur.

¹ Jeanne Laisné, dite « Jeanne Hachette », qui le 22 juillet 1472 délivra Beauvais en chassant le duc de Bourgogne et ses hommes. Michelet a ce mot dans son *Histoire de France* : « Jeanne Laisné se souvint de Jeanne d'Arc. »